

EXTRAIT

« Un soir où Marilyn venait de poser sur la table son œuf à la coque coiffé de l'un de ces ridicules bonnets molletonnés et fleuris, en plein lancement du JT de TF1, Albert sonna. Elle sut que c'était lui parce qu'on dévala l'instant d'avant bruyamment l'escalier, or il était bien le seul habitant de l'immeuble à pouvoir prétendre avaler cinquante-deux marches avec tant d'énergie : les autres étaient vieux, pompeux, ou exténués. Oubliant ses vingt-trois mouillettes sous le grill du four, le cœur battant, Marilyn ouvrit la porte. Elle vit s'encadrer dans l'embrasure la silhouette tout entière qui dévorait tout l'espace. Albert tenait le chambranle supérieur des deux mains, les bras bien écartés, son torse absorbant la lumière. Elle eut un peu peur. Albert balançait curieusement la moitié supérieure de son corps à l'intérieur de l'appartement, les membres inférieurs toujours campés sur le paillason : "Bonsoir, ma mère m'a dit que vous aviez un niveau ?".

Ce fut la première phrase qu'il prononça face aux bigoudis de Marilyn en peignoir. Marilyn épiloguerait longtemps sur le paradoxe du chamboulement des âmes via une histoire de niveau, cet outil à bulle d'air destiné à mesurer le degré de pente d'une surface donnée en sorte de mettre d'aplomb parfaitement la matière. Albert, lui, ne se souviendrait que du peignoir, qui laissait entrevoir un entre-deux-seins camouflé à la hâte, trop vite à son goût. Marilyn l'invita à entrer, et observa cet inconnu si familier évoluer dans l'appartement, habiter la pièce, l'envahir, épouser son fantôme, promettre que même une fois parti, il y demeurerait. Tout en lui la fascinait. Il s'approcha des rayonnages de la bibliothèque, ne put s'empêcher d'y plonger les doigts, Marilyn en tira des leçons hâtives et troublantes, les sensuels caressent les livres, les autres restent polis, et non seulement il les caressait mais il se mit à en tirer quelques-uns de leur loge, à poser mille questions sans attendre les réponses, à faire des commentaires, à oublier complètement son niveau aussi bien que Marilyn avait oublié ses mouillettes. Une légère odeur de brûlé s'échappait de la cuisine, mais ils ne sentaient rien, tout occupés à se humer l'un l'autre. Une grande folie s'était emparée d'eux, de ces folies qui ne font pas de bruit, qui se passent d'action brutale et demeurent sans symptôme. Ils flottaient dans la douceur enveloppante d'un état hypnotique isolant du reste du monde. Le feu couvait dans la cuisine. Ils laissèrent s'enfouir plusieurs minutes en proie à une grande confusion mentale que trahissait un dialogue émaillé de blancs, où il était vaguement question de niveau et aussi de Kant, auquel ni l'un ni l'autre n'entendait rien, mais l'égarement amoureux pousse à commenter la première tranche de livre venue. Des flammèches s'échappaient désormais du four. Tout allait bien.

Et puis Claire Chazal se tut brutalement, le répondeur émit un cri de bête, l'ordinateur chuinta, la chaîne stéréo cliqueta, c'est alors seulement que Marilyn fut saisie par l'odeur de brûlé épouvantable, et courut vers la cuisine qui donnait sur l'arrière-cour, à côté de la porte d'entrée. Albert retrouva à son tour son odorat quand Marilyn détala, hurlant dans la foulée "Albeeeert !!!", comme si elle ne connaissait que lui, comme si mille fois elle l'avait appelé, comme si elle l'avait entendu se présenter nommément, ne serait-ce qu'une fois, " bonjour, je m'appelle Albert ", comme s'ils avaient déjà pris le thé, comme s'il était un familier, l'appel d'Albert si naturel, tout ça parce qu'en s'endormant, elle avait attrapé la sale manie de murmurer "Albert...". Parfois même c'était une supplication, un chuchotement qui avait mué, après tout ça ne fait de mal à personne, à aucun âge, de rêver. Albert rappliqua en courant,

visa les flammes qui sortaient du four, et avec une présence d'esprit de pompier urgentiste professionnel, poussa à toute volée la porte du couloir la plus proche, celle de la chambre de Marilyn, attrapa une couverture à la hâte, à tâtons, et entreprit d'en goinfrer le four au mépris de tout danger. Dans une immonde odeur de polymère condensé *made in China*, par chance ininflammable, le feu s'étouffa, Albert toussa, et Marilyn se laissa choir le long du réfrigérateur, bientôt secouée d'une crise de tétanie qui, dans ce contexte de mort imminente, lui était hélas familière – elle s'en ouvrirait à lui plus tard – mais qui n'en était pas moins impressionnante pour le regard novice. Recroquevillé sur lui-même, son corps semblait se disloquer. Albert entreprit de la relever, emporta la dépouille agitée de soubresauts vers ce qui semblait être son lit, la coucha, et tenta de la rassurer : “ Marilyn, Marilyn, c'est fini..., Marilyn... ”. Et c'est à cet infime détail, parce qu'il prononçait son prénom, “ Marilyn ”, au sein de doux appels à la sérénité, comme s'il ne connaissait qu'elle, comme s'ils avaient déjà pris le thé, etc., que Marilyn put imaginer qu'Albert aussi l'avait déjà appelée la nuit, ce qui expliquerait qu'elle ne trouve plus vraiment le repos une fois allongée, quelques mètres en dessous de lui. Elle passa directement de la terreur au délire, sans vraiment recouvrer ses esprits, puis les perdit tout à fait. Parce qu'Albert ouvrait délicatement les pans de son peignoir. »